

MARY ELEANOR WILKINS FREEMAN

LA VOLONTÉ DES FEMMES

Traduit de l'américain et préfacé par

PAULINE TARDIEU-COLLINET

FINITUDE

PRÉFACE

Rester dans l'ornière que l'on s'est creusée, s'écarter de la route tracée pour soi par d'autres, s'ouvrir une voie parallèle, un droit chemin détourné qui s'écarte de la grande route de la communauté – ce sont autant de questions et d'images récurrentes dans les textes de Mary Eleanor Wilkins Freeman.

Les huit nouvelles rassemblées ici ont pour point commun leurs personnages féminins – des femmes indépendantes qui imposent leur forte volonté, parfois discrètement, parfois par un coup d'éclat, mais toujours avec mesure et sans jamais quitter la communauté qui est la leur. Elles manifestent leur force de caractère, qui peut rester longtemps cachée sous un voile d'humilité, dans le périmètre de leur microcosme.

L'indépendance qui caractérise ses héroïnes, Mary Eleanor Wilkins Freeman l'a recherchée tout au long de sa vie. Elle a résisté aux exigences domestiques imposées aux femmes de son époque, et notamment, jusqu'à tardivement, au mariage, préférant écrire et vivre de sa plume.

Mary Wilkins naît à Randolph, dans le Massachusetts, en 1852. Souvent considérée comme une écrivaine régionaliste, elle a passé la majeure partie de sa vie en Nouvelle-Angleterre. Elle grandit dans une famille congrégationaliste et reçoit une éducation stricte. Dès sa jeunesse, elle oppose une résistance aux exigences familiales, préférant lire plutôt que de se plier aux devoirs domestiques qui lui sont assignés. Elle est âgée de 15 ans lorsque la famille déménage à Brattleboro, dans le Vermont; Mary n'en partira qu'à l'âge de 31 ans, à la mort de ses parents, pour retourner dans sa ville natale.

C'est à Randolph, entre 1883 et 1902, qu'elle écrira la majeure partie de son œuvre. Très prolifique, elle parvient pendant cette période à vivre de son écriture, notamment grâce à la publication de ses textes de fiction dans des magazines et des journaux. Après avoir écrit dans sa jeunesse de la poésie et des histoires pour enfants, elle publie de nombreux recueils de nouvelles et plusieurs romans qui rencontrent un grand succès. Son retour à Randolph marque également le début de sa cohabitation avec Mary Wales, une amie d'enfance; elles vivront ensemble pendant presque vingt ans. La nouvelle «Deux amies», incluse dans ce recueil, est probablement l'une des plus autobiographiques de Wilkins Freeman et évoque en filigrane la relation qu'ont entretenue

les deux femmes. C'est l'un des rares textes de l'écrivaine à évoquer l'homosexualité, implicitement mais sans ambiguïté; la fin en apparence anodine révèle tous les non-dits de l'époque, à la fois dans la société et dans l'intimité.

Leur vie commune prend fin lors du mariage tardif de Mary Eleanor. En 1902, à 49 ans, elle épouse Charles Manning Freeman, un médecin de sept ans plus jeune qu'elle, qu'elle rejoint à Metuchen, dans le New Jersey. Si les premières années sont apparemment heureuses, le mariage finit par battre de l'aile. Les problèmes d'alcoolisme et d'addiction aux somnifères de Charles s'aggravent, au point qu'il doit être interné; le couple finit par se séparer au début des années 1920. Mary Eleanor reste à Metuchen jusqu'à sa mort, en 1930.

Le choix des huit nouvelles qui composent ce recueil a été guidé à la fois par la qualité des textes, par le fil conducteur de l'émancipation féminine (central dans l'œuvre de Wilkins Freeman) et par la volonté de donner un aperçu de la diversité de son écriture.

Ce qui frappe au premier abord et fait le sel de ces nouvelles, c'est l'humour et l'esprit qu'elles contiennent. Certaines sont très enlevées; d'autres, moins nombreuses, sont glaçantes et violentes. C'est le cas de «La Vieille Magoun», qui renferme les échos immémoriaux du Petit Chaperon Rouge et dépeint une société patriarcale dégénérée qui pousse à la folie. Dans cette palette de tons, les rythmes diffèrent; mais là où les textes se rejoignent, c'est dans l'émotion des dénouements. Dotée d'un talent certain pour les

conclusions, Wilkins Freeman réussit souvent à tisser des fins dramatiques et émouvantes.

Chronologiquement, les deux premières nouvelles sont « Charité mal ordonnée », publiée dans le recueil A Humble Romance and Other Stories, et « Deux amies », uniquement publiée dans le magazine Harper's Bazaar, toutes deux en 1887. Quatre nouvelles proviennent de son recueil le plus connu, A New England Nun and Other Stories, qui date de 1891 (les deux premières sont d'ailleurs les textes les plus célèbres de Wilkins Freeman) : « Une nonne sans cloître », « La Révolte de "Maman" », « Louisa » et « Comme une souris d'église ». « Se payer du bon temps » est issue du recueil The Love of Parson Lord and Other Stories (1900) ; « La vieille Magoun », de The Winning Lady and Others (1909).

Jeunes filles ou vieilles femmes, célibataires ou mères de famille, les héroïnes de Wilkins Freeman ne sont jamais idéalisées. Pour certaines pauvres, vieilles et sans éducation, elles n'en ont pas moins le statut de personnages et de personnes remarquables. Car non seulement l'indigence n'empêche pas la dignité, mais elle est parfois le prix à payer pour l'indépendance. La force de caractère et le droit chemin peuvent revêtir des habits médiocres et passer inaperçus pour qui n'a pas l'œil avisé.

Ces femmes prennent la parole, dans leur langue incorrecte parfois ; on pense à l'éloquence de Sarah Penn (« La Révolte de "Maman" »), à la gouaille d'Hetty (« Comme une souris d'église »), et même à la diplomatie de Louisa Ellis, dans un registre plus feutré (« Une nonne sans cloître »). Il n'est guère

besoin de s'exprimer selon les règles pour être éloquente, et pour le lecteur d'aujourd'hui, ces dialogues marqués par l'oralité, l'impropriété et les idiosyncrasies frappent autant par leur puissance d'évocation, de signification et d'affirmation que par leur dimension de couleur locale (c'est dans cette perspective de léger déplacement du sens pour le lecteur actuel que nous avons jugé pertinent de choisir la traduction « Une nonne sans cloître », en reprenant les derniers mots du texte, plutôt que de traduire littéralement le titre de sa nouvelle la plus célèbre, « Une nonne de Nouvelle-Angleterre »).

Les textes les plus réjouissants mettent en scène des extravagances, des actions incongrues par lesquelles les héroïnes secouent les convenances de leurs petites communautés assoupies. Les exemples les plus marquants sont ceux d'Hetty et de Narcissa, dans deux nouvelles qui en deviennent presque farcesques (« Comme une souris d'église » et « Se payer du bon temps »). Faisant fi des attentes de leur entourage, toutes ces femmes interprètent les contraintes sociales, morales et religieuses à leur façon, en leur âme et conscience. Chacune trouve une voie qui lui est propre, dans le mariage ou en dehors, une voie plus ou moins domestique (on pense à l'univers routinier de la « nonne sans cloître », soumis à un traitement narratif sarcastique), mais qui, du simple fait qu'elle soit choisie, est présentée comme respectable.

Wilkins Freeman dépeint avec une grande justesse les rapports de force au sein des couples et des familles. Elle relate des révoltes qui passent par la résistance et parfois même l'inertie – non pas des héroïnes qui claquent la porte pour

changer de vie, mais des femmes qui restent là où elles sont et forcent à des ajustements au sein de leur foyer ou de leur communauté rurale. Et (presque) toujours, la fin est heureuse : la crise est surmontée, l'écart accepté, le rapport de force rééquilibré, et la vie reprend son cours.

PAULINE TARDIEU-COLLINET